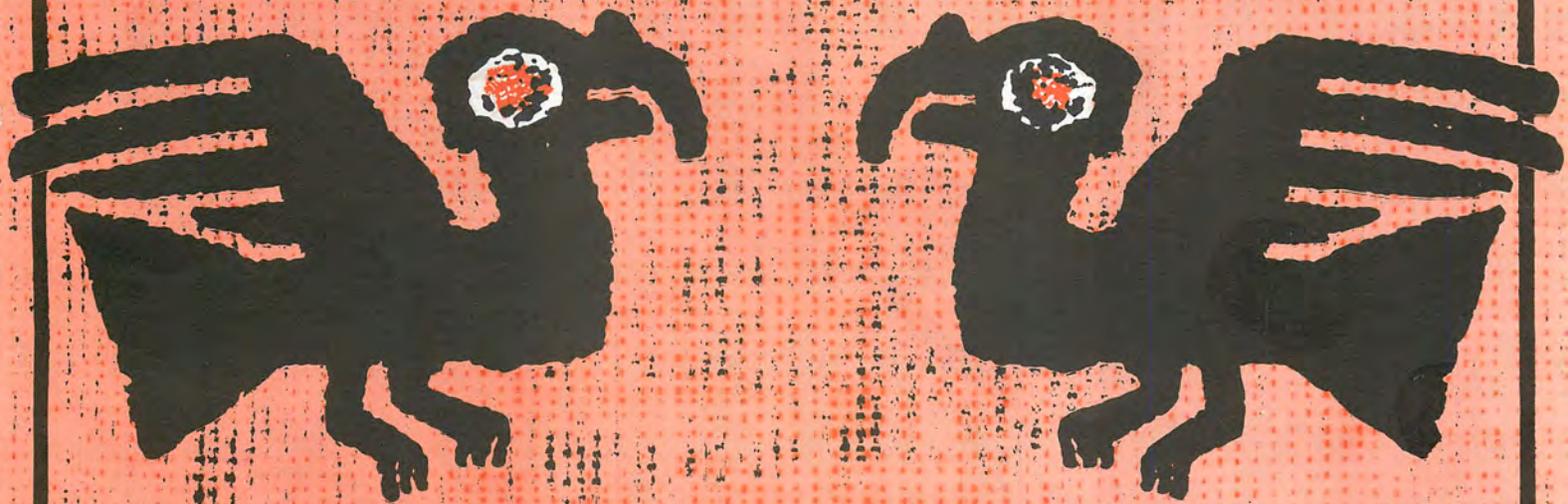


TRIBUNE DE GAUX



BRESIL et PEROU

deux faces de l'Amérique latine



TRIBUNE DE CAUX

N° 7 JUILLET 1973

France : 68, bd Flandrin, Paris 16^e

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20

Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation :

Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Monika Flütsch, Regula Borel, Catherine Guisan, Philippe Lasserre, Danielle Maillefer, Philippe Schweisguth, Daniel Mottu.

Administration et diffusion :

Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

Société éditrice :

Editions, théâtre et films de Caux S. A.

Composition, tirage offset :

Imprimerie Corbaz S. A., Montreux.

Caux et l'actualité

★ Malgré les tête-à-tête répétés entre dirigeants du monde, malgré les grandes conférences comme celle qui se déroulera cet été sur la sécurité et la coopération européennes, il manque un ingrédient essentiel à la paix du monde : la confiance. Caux¹ permet à des hommes sincères de tous bords d'établir des liens de confiance entre groupes sociaux, entre peuples, entre pays nantis et démunis.

★ Le monde occidental se lance tête baissée dans sa grande croisade pour la libéralisation des mœurs. Dans une société permissive, l'homme de demain saura-t-il encore faire

¹ La conférence mondiale d'été du Réarmement moral s'y tiendra du 13 juillet au 17 septembre.



preuve d'énergie sociale et de sens des responsabilités ? L'atmosphère de Caux, le brassage des hommes et des idées, permettent de prendre sur ces problèmes le recul nécessaire.

★ Aucun régime jusqu'ici n'a su produire un modèle de société vraiment satisfaisant. Non par manque d'intelligence ou d'imagination, mais parce que les meilleures conceptions sont aussitôt viciées par l'égoïsme et la soif de pouvoir. Caux forme des hommes capables d'injecter le virus du désintéressement dans les économies de demain.

SOMMAIRE

- 4-7 **BRÉSIL ET PÉROU**
Vus par un spécialiste de l'Amérique latine, le journaliste hollandais Peter Hintzen
- 8-9 **L'ÉCOUTE INTÉRIEURE - UNE MANIÈRE DE VIVRE**
Réflexions sur le silence par J.-J. Odier
- 10 **D'AFRIQUE DU SUD - UNE VOIX PROPHÉTIQUE**
Un nouveau documentaire sur la vie du Dr Nkomo

En couverture : condors péruviens et jaguar brésilien, d'après des documents du Musée d'Ethnographie de Genève.

Doucement

par Philippe Schweisguth

« Vous devriez écrire un article sur cette insupportable limitation de vitesse que le gouvernement nous impose, me disait hier un excellent ami, agriculteur en Normandie. Qu'on empêche les citadins qui encombrant nos routes de rouler comme des fous et de s'entre-tuer le samedi et le dimanche, je l'admets. Mais qu'on nous laisse au moins libres en semaine de gagner du temps pour notre travail ! »

Il reste à savoir si les gens les plus efficaces sont ceux qui essaient de gagner du temps sur la route, ou bien ceux qui savent n'en pas perdre ailleurs ?

A TRAVERS CHAMPS

Et puis, est-ce vraiment pour arriver plus tôt qu'on roule plus vite, ou tout simplement pour se sentir supérieur aux conducteurs qu'on dépasse ?

On peut encore se demander si la vitesse est toujours le meilleur moyen d'économiser ce précieux temps. On raconte que Bossuet, un jour que dans sa hâte son valet de chambre le bousculait quelque peu, lui lança : « Doucement, Joseph ! Je suis pressé. »

Les gens qui remplissent le plus utilement leur vie ne sont pas ceux qui foncent tête baissée, mais plutôt ceux qui sont assez pressés par la tâche à accomplir pour prendre le temps de réfléchir doucement au meilleur emploi de l'heure qui vient.



BRESIL et PEROU



deux faces de l'Amérique latine

Le journaliste néerlandais Peter Hintzen revient d'un voyage de cinq mois dans onze pays d'Amérique latine, continent qu'il connaît déjà bien. Il nous livre ici ses réflexions.

L'Amérique latine est devenue aujourd'hui le banc d'essai favori de nombreux sociologues occidentaux. Ceux-ci sont tentés d'appliquer à ce vaste continent leurs schémas de pensée. A leurs yeux, Ché Guevara, Fidel Castro, le prêtre colombien Camilo Torres sont les pionniers d'un monde nouveau. Seule la violence permet de remédier aux inégalités, croient-ils.

Un autre prêtre colombien que j'ai rencontré voit les choses autrement : « Il est vrai, m'a-t-il dit, que 15 % de la population de notre continent en possède presque toutes les richesses ; mais ce 15 % est également pourvu des connaissances nécessaires au développement de nos ressources. Nous pouvons, choisissant le chemin de la violence, arrêter,

banir ou tuer tous ces dirigeants. Cela calmera momentanément la haine qui existe, mais au prix de la décapitation de nos peuples. Il me semble plus réaliste de tenter de changer la mentalité des gens. »

Ce qui m'a donné de l'espoir, dans la plupart des pays que j'ai pu visiter, c'est que les signes d'un tel changement sont visibles.

Les peuples latino-américains viennent de sortir d'un isolement quasi total. Des siècles durant, ils avaient vécu hors de l'histoire — du moins, de notre histoire. Ces dernières décennies, ils sont entrés de plain-pied dans la grande mutation propre aux pays en voie de développement. Ils en sont tout abasourdis. Cet éveil soudain a produit un choc et des changements fréquemment orageux.

Deux pays exercent aujourd'hui une influence considérable sur le reste de l'Amérique latine : le Brésil et le Pérou. Ils offrent en effet à ce continent deux modèles de développement : le premier a choisi de tout mettre en œuvre pour augmenter le revenu

national global avant de se lancer dans une distribution plus équitable des richesses ; le second, au contraire, a donné la priorité à une redistribution de celles-ci par des transformations structurelles profondes.

Sans doute existe-t-il beaucoup d'injustices au Brésil, comme dans d'autres pays du tiers monde. Mais il serait trop facile d'en rejeter le blâme sur le gouvernement actuel, car cet état de choses existait déjà bien avant la révolution de 1964. Cette année-là, les militaires prirent le pouvoir. Ils l'ont gardé depuis, ce qui leur a donné l'occasion de mettre en pratique certaines idées-forces, formulées dans le cadre de l'*Escola Superior de Guerra*, un institut où ont été formés les cadres civils aussi bien que militaires du régime. Ces idées peuvent être résumées comme suit : priorité au progrès économique, ce qui présuppose la paix sociale ; rejet du « pseudo-nationalisme », c'est-à-dire des nationalisations massives inspirées par une attitude anti-yankee ; élimination de la subversion, par des moyens

Brasilia : sa cathédrale ultra-moderne voisine avec quelques-uns des nouveaux ministères.

L'ouverture d'immenses routes reliant Brasilia et la côte Atlantique aux vastes étendues de l'Amazonie constitue l'une des plus audacieuses entreprises du Brésil moderne.

Drago Arsenijević

ERIC



BELEM	1250 km
BRASILIA	2160 km
BELO HORIZONTE	2920 km
GUANABARA	3370 km
SÃO PAULO	3250 km
PORTO ALEGRE	4300 km

« Le Brésil grandit durant la nuit pendant que les politiciens dorment »

radicaux si nécessaires ; instauration d'une démocratie paternaliste (le nombre des partis a été réduit d'autorité de 42 à 2). Notons en passant que ces méthodes, qui choquent notre sens de démocratie, ne sont pas considérées par les Brésiliens comme une tragédie. Un dicton bien ancré dans la tradition ne dit-il pas que « le Brésil grandit durant la nuit pendant que les politiciens dorment ! »

Dans un pays pauvre, mais potentiellement riche, on comprend que le gouvernement mette l'accent sur la croissance économique. Néanmoins beaucoup de Brésiliens sont conscients des risques d'une telle politique et voudraient voir les autorités se préoccuper autant du progrès moral du pays.

Comme le Japon il y a douze ans

Ceci dit, il est de fait que le développement actuel du Brésil est impressionnant : depuis cinq ans, le taux de croissance de l'économie se situe régulièrement entre 9 et 11 %. En 1972, le revenu national a atteint le chiffre de 50 milliards de dollars — soit autant que le Japon il y a 12 ans avec le même nombre d'habitants. Des journalistes étrangers, y compris quelques-uns que l'on ne saurait suspecter de sympathie à l'égard du régime, ont noté avec admiration les pas de géant accomplis dans tous les domaines. Les Brésiliens ne sont pas peu fiers d'exporter aujourd'hui des ordinateurs en Europe,

Sao Paulo, la plus grande ville industrielle d'Amérique latine, stimule les architectes mais fait le désespoir des écologistes en raison de la pollution qui y fait son apparition.



Dans une « fazenda », le café est séché avant d'être mis en sacs.

CIRIC



Le port de Santos, d'où est exporté dans le monde entier le café brésilien.

des bulldozers au Mexique, des pistons de moteurs d'avions aux Etats-Unis. Le Brésil est l'un des premiers pays du tiers monde qui a réussi à diversifier ses exportations et si le café figure encore au premier rang de celles-ci, il ne représente plus que le tiers de leur valeur.

La population bénéficie-t-elle de cet essor sans précédent ? C'est évidemment la grande question qu'on se pose un peu partout. Le président, le général Medici, disait il y a trois ans : « Si l'économie du Brésil va bien, le peuple, lui, va mal. » Il ajoutait qu'il fallait tout faire pour améliorer le sort des pauvres. La moitié de la population gagne encore moins de 50 dollars par mois. Le dynamique ministre des Finances, Antonio Delfim Neto, estime cette question préoccupante. Mais il se refuse à ne distribuer que

la pauvreté, dit-il ; il attend jusqu'à ce que le « bon moment » soit venu — à son avis. Inutile de dire que le débat n'est pas clos sur cette question.

J'ai été frappé de constater que même les moins privilégiés des Brésiliens s'expriment avec orgueil sur leur patrie. Cela tient au fait que pour la première fois le système de sécurité sociale semble fonctionner avec une certaine efficacité ; le gouvernement est parvenu à faire payer leurs impôts à de nombreux Brésiliens aisés qui avaient réussi jusque-là à passer à travers les mailles du filet ; enfin la corruption n'existe presque plus à l'échelon gouvernemental.

« Une oasis de calme », tel serait le Brésil d'aujourd'hui selon le président Medici. C'est le résultat d'une politique déterminée. On peut se demander cependant quel en est le

Un plan qui prévoit tout jusqu'en 1990

prix ? Il est vrai par exemple que le mouvement syndical, puissant autrefois, a perdu presque toute influence depuis 1964.

Et l'on ne peut passer sous silence les méthodes répressives qui parfois rendent la vie dure à ceux dont l'optique est différente de celle du gouvernement.

José Veras, un ancien militant trotskyste qui s'est battu pendant des années pour défendre les droits des employés des tramways de Rio de Janeiro, m'a dit : « Il y a dix ans, le Brésil reculait jour après jour. Aujourd'hui, on constate un progrès phénoménal. Mais c'est un progrès vers quoi ? Vers une augmentation de l'alcoolisme, de la pollution, du nombre des névrosés ? Il nous faut un objectif national qui nous satisfasse pleinement. » On ne saurait mieux dire.

La grande force du Brésil réside dans son peuple. J'ai eu la chance de rencontrer un bon nombre d'hommes et de femmes qui connaissent la réalité telle qu'on la voit dans les quartiers ouvriers ou les « favelas » de Rio de Janeiro. Ce qu'ils trouvent moyen de faire — face à des difficultés énormes — est incroyable. Je pense en particulier à quelques dockers de Rio de Janeiro, qui m'ont reçu chez eux. Ils suivent — et avec quel

Brésil

Superficie : 8 511 965 km²
Capitale : Brasilia
Langue : Portugais
Population : 98 millions

Pérou

Superficie : 1 285 215 km²
Capitale : Lima
Langue : Espagnol
Population : 14 millions

intérêt — ce qui se passe dans le reste du monde. Plusieurs d'entre eux travaillent dur le soir pour compléter leur instruction. Je pense aussi à certains des dirigeants des associations d'habitants des favelas, qui ont joué leur rôle dans le nettoyage de quelques bidonvilles et la reconstruction de nouvelles cités ouvrières. Il est bouleversant de les voir chercher, dans le silence, ce que Dieu attend d'eux.

Ce qui frappe, à s'entretenir avec de tels hommes, c'est qu'ils se considèrent comme pleinement responsables de l'avenir de leur pays. Récemment, quelques-uns d'entre eux se rendirent à Brasilia pour exposer à des membres du gouvernement leurs vues sur l'état de la nation. N'est-ce pas là quelque

Lima,
le palais
présidentiel,
héritage de
l'influence
espagnole.



Len Sirman

chose de frappant à l'heure où dirigeants et technocrates risquent de perdre le contact avec la population ?

Un nombre grandissant de Brésiliens sont aussi conscients que l'essor même de leur pays, le poids qu'il prend dans le continent, risque de le diviser de ses voisins. Plusieurs incidents récents montrent que le danger est réel. Ainsi, le projet de construction d'une immense centrale hydro-électrique sur le fleuve Parana, aux confins du Brésil et du Paraguay, provoque la méfiance et la colère des Argentins. L'arrogance avec laquelle quelques journaux brésiliens ont réagi à ces critiques n'a pas amélioré le climat ni l'attitude d'hostilité d'une partie de la presse argentine. Mais, il y a quelques semaines, plus de six cents Brésiliens se réunissaient dans le centre du Réarmement moral de Petropolis près de Rio de Janeiro pour manifester de manière concrète leur volonté d'être de bons voisins pour les autres peuples d'Amérique latine. Une telle attitude pourrait bien montrer la voie vers un meilleur avenir pour le continent.

La révolution des officiers péruviens

Comment changer l'homme ? Comment le rendre moins égoïste, et comment susciter en lui un sens de solidarité ? Tel est le but que s'est assignée la « Révolution péruvienne » d'octobre 1968.

Les officiers qui en furent les auteurs avaient dû, sous le régime précédent, poursuivre les « guérilleros » d'extrême-gauche jusque dans les Andes ou la jungle. Ce faisant, ils prirent conscience que quelque chose de fondamental devait changer dans leur pays... et ils résolurent d'assumer eux-mêmes cette tâche. A l'instar de leurs collègues brésiliens, ils avaient, eux aussi, leur institut, le *Centre des hautes études militaires* (CAEM) où germèrent les idées qu'ils allaient mettre en pratique.

Les officiers péruviens ont prévu dans le détail les transformations qu'ils veulent voir survenir. Leur action est menée à l'instar d'une véritable campagne militaire et ils ont une stratégie. On dit que leur plan prévoit tout jusqu'en 1990.

« Ni capitaliste, ni communiste » telle veut être, selon ses auteurs, la révolution péruvienne, qui devrait créer un modèle de justice sociale différent de ceux qui existent actuellement.

Braver la puissance économique américaine

Qu'ont fait les militaires ? Premièrement, ils ont rompu les liens de « dépendance économique » qui avait placé le Pérou dans les mains de « l'impérialisme international ». Leur premier acte, spectaculaire, a consisté à nationaliser l'*International Petroleum Company*, société américaine. Un certain nombre de sociétés étrangères continuent cependant leurs activités dans le pays, mais dans le cadre d'un contrat bien défini avec le gouvernement. Il n'en reste pas moins que le nationalisme économique des officiers péruviens, leur courage consistant à braver la puissance économique américaine, les a rendus populaires dans toute l'Amérique latine.

Deuxièmement, depuis la conquête espagnole, les Amérindiens, c'est-à-dire les descendants de la fière civilisation des Incas, avaient été traités comme des citoyens de seconde classe. Des millions de Péruviens sont pourtant de purs Indiens et ne parlent que la langue quetchua. Leur réhabilitation a été l'un des objectifs prioritaires de la révolution. Tupac Amaru, le chef de la rébellion amérindienne contre le pouvoir espagnol au XVIII^e siècle, est devenu un héros national et son portrait orne tous les bureaux du gouvernement. C'est dans le même esprit que l'on a engagé un processus de réhabilitation économique des paysans opprimés. Les

Il ne suffit pas de parler d'un homme nouveau, il faut le créer

latifundia — grandes propriétés rurales — furent expropriées. Afin d'éviter les échecs survenus ailleurs, les officiers décidèrent qu'au lieu de répartir les terres entre les petits paysans, on organiserait de grandes coopératives. On dit que le niveau de vie des paysans en a été amélioré.

L'une des caractéristiques de la révolution péruvienne est son aspiration à une originalité quasi absolue. Celle-ci se manifeste notamment dans le secteur industriel. Ainsi, 15 % des bénéfices des entreprises, déduction faite des impôts et des investissements, doit être remis sous forme d'actions à la « Communauté industrielle », c'est-à-dire à tous les employés et ouvriers de la société, y compris le directeur. Ce processus doit se poursuivre jusqu'à ce que la moitié des actions de l'entreprise se trouvent dans le portefeuille de la « Comunidad ». Outre ce secteur mixte, il existe aussi un secteur nationalisé, et on est en train d'organiser encore un secteur de la propriété sociale.

Ombres au tableau

Le processus révolutionnaire péruvien bénéficie d'un vaste appui populaire. La majorité des Péruviens sont conscients qu'un changement radical s'imposait. Il y a cependant des ombres au tableau. La forme qu'a prise la socialisation semble la rendre en fin de compte plus intéressante pour les intellectuels et les gens instruits que pour les ouvriers eux-mêmes. D'autre part, elle a pour effet de fermer les portes aux capitaux étrangers. Dans un pays où règne un chômage endémique, où l'infrastructure économique est défectueuse, un tel état de choses pourrait avoir des conséquences fatales.

Parmi les éléments modérés existe une peur réelle que la révolution ne soit en train de se radicaliser dans le sens marxiste. L'un de leurs sujets de préoccupation réside dans le *Sinamos*, un organisme fondé récemment, dont la tâche principale est de contribuer à forger le sens de « participation » et de canaliser toutes les forces sociales du pays. On dit que cet organisme est largement dominé par les éléments communistes et marxistes qui s'en servent pour noyauter les représentants des communautés industrielles. Ainsi, une révolution fondée sur la participation et visant à une société plus juste pourrait bien aboutir à une nouvelle dictature de gauche.

On se demande d'autre part, après des événements récents, si les militaires sauront gar-

der entre eux la cohésion et l'unité nécessaires pour continuer leur tâche. Il y a quelques mois, le président Juan Velasco Alvarado tomba sérieusement malade et on dut l'amputer d'une jambe. On se demanda s'il pourrait continuer à exercer ses fonctions présidentielles. L'incertitude qui régnait provoqua une vive réaction des forces de gauche qui craignaient qu'un général de conviction plutôt « centriste », Edgardo Mercado Jarrin, le remplaçât. Elles mobilisèrent 400 000 ouvriers qui se rassemblèrent devant l'hôpital où le président se trouvait en traitement. Depuis, le général Velasco s'est miraculeusement remis de son opération et il exerce à nouveau la plénitude de ses pouvoirs.

« Aucune révolution ne peut réussir à moins de créer un nouveau type d'homme, à moins de changer l'homme », me disait un jeune révolutionnaire péruvien qui a des liens étroits avec les guérilleros. Voilà bien le dilemme de la révolution péruvienne : il ne suffit pas de parler d'un homme nouveau, il faut le créer. Comment, à côté du changement des structures, susciter ce changement dans l'homme même ? Un autre Péruvien me disait : « Personne n'est aussi réactionnaire que celui qui veut changer la société, mais se refuse à changer lui-même. »

Cette recherche de l'homme nouveau anime un nombre grandissant de Péruviens. Qu'ils soient proches des milieux de gauche ou catholiques pratiquants, qu'ils appartiennent à la classe ouvrière ou à la bourgeoisie, ceux-ci ont été particulièrement intéressés par le *Livre noir et blanc* dont l'édition espagnole a été publiée il y a quelques mois. Ils y trouvent les éléments d'une société fondée sur la solidarité et la participation. Aussi bien sont-ils en train d'en diffuser des milliers d'exemplaires à Lima et dans le reste du pays. Ils apportent ainsi leur contribution à l'avenir de ce « processus révolutionnaire péruvien » à la fois si attachant et si plein d'interrogations.

Brésil, Pérou — deux pays voisins qui ont entrepris, chacun à leur manière, de vastes transformations. Le passé va-t-il céder la place à un avenir meilleur ? C'est possible. Beaucoup dépend de la lucidité des gouvernements et des gouvernés, des riches et des pauvres, sur ce qui fait la grandeur d'une nation — ou ce qui la sabote. C'est peut-être sur ce terrain-là que l'Amérique latine apportera sa meilleure contribution à l'évolution du monde.

Peter Hintzen.



La population du Pérou est en grande majorité indienne.



Grandeur sauvage de la vallée de Pisac, non loin de Machu-Pichu, haut-lieu de la civilisation des Incas.

Avec ce numéro commence une série d'articles consacrés aux principes essentiels du Réarmement moral. Plusieurs lecteurs nous en avaient fait la demande. Nous débutons par quelques réflexions sur le recueillement, domaine où Frank Buchman a fait un apport particulièrement original. Certains estimeront que ce sujet ne devrait pas être traité en premier, le recueillement étant intimement lié à l'engagement même de la vie. Mais pour beaucoup d'hommes « l'écoute », telle que Frank Buchman la concevait, peut être le point de départ d'une existence renouvelée.

L'écoute intérieure - une manière de vivre

par Jean-Jacques Odier

La voix des hommes n'est-elle pas en train d'embrouiller définitivement l'humanité ? On est parfois saisi de vertige, en lisant les journaux, par la contradiction quotidienne des propos qui nous sont soumis sur tous les sujets et sur tous les tons. Au point que l'on ne sait plus à quoi l'on croit et ce qui fait la valeur de la vie.

Notre monde moderne, c'est là un lieu commun, a besoin de silence. On se plaît à imaginer une journée mondiale où toute parole, tout bruit artificiellement créé serait proscrit. M'étant retiré à la campagne pour rédiger ces réflexions sur le silence, un programme de radio nasillard me parvient intégralement à travers la paroi, ponctué d'un mixer, d'une machine à café et d'un autre moteur, plus persistant, dont la nature m'échappe ; la conversation incohérente des voisins domine le tout, tandis que le ronronnement d'une tondeuse à gazon, pourtant lointaine, se charge de combler les vides tout comme l'hélicoptère de la police surveillant, en ce lundi de Pentecôte, le flot des rentrées sur Paris.

Un monde du silence est une utopie. Mais l'homme ne peut-il pas, dans la cacophonie de notre époque, créer son propre silence ?

Une décision pratique

Au début de ce siècle, un homme a fait sienne une idée éminemment pratique qui devait avoir une influence déterminante sur toute sa vie et, en définitive, sur celle de milliers d'hommes. Le jeune éducateur américain Frank Buchman menait depuis quelques années une activité spirituelle fort intense auprès des

jeunes de son temps. Mais il était déçu des résultats. Il avait l'impression de vivre en surface. C'est alors qu'il prit sa résolution : se levant une heure plus tôt, il décide de réserver assez de temps, avant que ne s'éveillent les bruits de la ville, que ne l'assaillent les préoccupations de la journée, pour se mettre « à l'écoute de la direction divine ». C'est là une pratique que bien d'autres sages, au fil des siècles, ont adoptée avant lui, mais Frank Buchman, avant même d'en faire une des idées directrices du Réarmement moral, y ajoute une dimension nouvelle.

Buchman était manifestement fasciné par les grandes découvertes de son époque relatives aux communications. Il s'émerveille, dans l'un de ses premiers discours, du miracle de la radio qui permet à la voix d'un homme d'atteindre en un seul instant des millions de ses semblables sous toutes les latitudes. De même, pense-t-il, la voix de Dieu peut être entendue par les multitudes et devenir pour elles « la plus intelligente source de directives qui soit au monde ». « L'esprit de l'homme, écrit-il, peut recevoir de l'Esprit de Dieu des indications claires, exactes et appropriées. » Dans les débuts de l'âge de l'électronique, Buchman revient émerveillé d'une conversation avec un pionnier de cette science. Il forge l'expression *L'Electronique de l'Esprit* : « La pensée qui survient à un moment donné, le jour ou la nuit, peut être celle de l'Auteur de toute pensée, écrit Buchman. Nous nous trouvons là devant des faits que personne ne peut mesurer. Une pensée vient, une simple étincelle peut-être qui arrête l'attention. On réagit. Et si elle est effectivement réalisée, des millions de gens pourront en bénéficier. Elle peut concerner quelqu'un qui croise notre chemin, un ami qui ferait peut-être le lien avec des gouvernements et

empêcherait ainsi des nations de prendre le mauvais tournant. »

On perçoit ici la perspective que Buchman veut donner au silence. Il ne s'agit pas d'un retrait de la vie, mais tout au contraire, d'une descente dans l'arène. Ce que Frank Buchman propose, c'est un recueillement discipliné, où l'homme fait non seulement le point sur lui-même ou cherche une intimité avec son Créateur, mais se laisse façonner pour l'action. Où il permet à son esprit de se sensibiliser aux besoins des autres et du monde. Où il laisse son imagination pénétrer et colorer les actes et les rencontres des heures qui vont suivre. La journée, et en fin de compte chaque journée, c'est-à-dire la vie, prend son relief parce que l'individu découvre ce qu'il peut apporter à autrui. Bien des gens ont trouvé dans ce silence un sens à leur travail quotidien parce qu'au lieu de ressasser la monotonie de leur tâche, leur esprit s'est ingénié à établir le contact avec des collègues, ou parce qu'ils ont cherché ce qui pouvait changer dans la vie de leur bureau, de leur entreprise.

Les résistances de notre nature humaine

Bien sûr ce silence matinal ne nous vient pas naturellement. Il est à cultiver. Il demande un effort conscient pour faire le vide en nous de tout ce qui peuple notre esprit d'hommes suroccupés. Il demande un abandon de notre raisonnement humain au profit de la voix qui parle au plus profond de nous. Il demande une persévérance indépendante du résultat immédiat. Quiconque a jamais essayé de se recueillir jour après jour sait que précisément les jours ne se ressemblent pas. A la fraîche inspiration d'un matin suit, le lendemain, un passage à vide qui nous laisse démunis. Mais beaucoup pourraient témoigner ici du fait qu'en s'accrochant à cette expérience avec opiniâtreté, ils ont su vaincre à la longue les multiples résistances que notre nature humaine sait opposer à cet abandon de soi : je ne suis pas du matin, dit l'un ; je ne veux pas réveiller ma famille, dit l'autre ; je ne sais pas à quoi penser, dit le troisième ; je pars très tôt au travail, dit le quatrième. Qui peut affirmer ici que ces objections ne sont pas souvent valables et réelles ? Mais là où il y a la volonté, les obstacles se surmontent.

Quand on demandait à Frank Buchman quelles étaient les conditions d'un recueillement vraiment fructueux, il citait souvent le Père Gratre, qui, dans son livre *Les Sources*, a consacré un passage lumineux à la question de la méditation. Pour combattre la « loquacité intérieure des vaines pensées, des désirs inquiets », cet oratorien du siècle dernier préconisait avec force : « Vous écrirez... Écrivez pour mieux écouter le Verbe et pour conserver ses paroles. Supposez toujours qu'aucun homme ne verra ce qui vous est ainsi dicté. »

La mémoire, on le sait, est une faculté d'oubli sélective. Elle laisse volontiers s'envoler les faits qui pour-

raient nous rappeler nos défaillances. Un recueillement véritable, accompagné d'une fidèle transcription, nous rappelle à l'ordre. « Dans un moment de silence, nous écrivait l'autre jour une jeune puéricultrice, j'ai compris que toute ma vie était centrée sur moi-même. Un idéal plus grand s'est présenté ; mon intérêt personnel est secondaire ; je ne cherche plus mon confort et mon bien-être, mais le bonheur des autres. » Effectivement, cela saute aux yeux, la vie de cette jeune fille a été illuminée.

Quelles sont les autres conditions d'un recueillement fécond ? Prendre suffisamment de temps. Cinq minutes bâclées ne suffisent pas. Écrire honnêtement ce qui nous vient à l'esprit. Laisser le projecteur de la vérité se braquer sur les recoins de notre existence passée et présente.

Comment être sûr que nos pensées traduisent bien la voix de notre conscience et non simplement nos propres caprices ? Il ne peut y avoir là de certitude absolue. Nous sommes obligés de faire acte de foi. Mais Frank Buchman conseillait de passer nos pensées au crible de valeurs morales : est-ce absolument honnête, pur, désintéressé ? Au bien de qui concourent-elles ? Les croyants ont aussi certains points de référence auxquels ils peuvent recourir. Buchman conseillait enfin de se confier à des amis sûrs.

Mais tout cela ne vaudra en fin de compte que si l'on est décidé à passer à l'action. Or cela demande un courage que le silence à lui seul ne fournit pas toujours. Comme pour une course-surprise, c'est après avoir parcouru l'étape que la suite du jeu nous apparaîtrait. Notre perception s'affine par notre discipline et par notre obéissance à nos injonctions intérieures.

Si Frank Buchman parlait souvent de « l'écoute de la direction divine », cette pratique ne lui apparaissait pas comme une expérience réservée aux croyants. Chaque homme peut écouter sa conscience et puiser dans les pensées qui surgissent, sans avoir besoin d'en identifier la source, une perspective nouvelle pour sa vie et pour son action. Dans l'esprit de Buchman, la croyance en un plan divin permettait cependant à l'homme de sentir qu'il pouvait, jour après jour, saisir des parcelles de ce plan et se trouver ainsi automatiquement relié à d'autres hommes.

Au cœur de notre vie quotidienne

Nous avons parlé du silence matinal. Mais un des apports originaux de Frank Buchman a été d'introduire cette expérience au cœur même de notre vie quotidienne. Bien des rencontres, des conversations peuvent nous amener tout naturellement à chercher, sur tel ou tel sujet, la pensée inattendue qu'un instant de silence est susceptible de nous suggérer. Quiconque a constaté les extraordinaires convergences qui se dégagent parfois d'un silence en commun se plaît à



Quadrature du cercle

Il faut en somme se résigner à observer qu'il n'est dans les pays capitalistes aucune exploitation, aucune aliénation ni aucune violence qu'on ne retrouve à des degrés divers et sous des formes différentes dans les pays socialistes. Si l'on accepte cette observation, le devoir devient donc non de choisir entre les régimes existants, mais de lutter contre l'exploitation partout où elle s'exerce. Et la question s'impose alors de savoir s'il peut exister un socialisme capable d'éviter les crimes du capitalisme et en quoi consiste concrètement ce nouveau socialisme dont le modèle n'existe nulle part — sauf, peut-être, qui sait, à La Havane ou à Pékin.

Si fragile et livresque que j'ai pu être et peut-être à cause de tout cela, j'avais une constante volonté d'aller au-delà de mes forces et de violenter ma nature. Je me répétais : il faut se vaincre pour se trouver. Ce qui était vrai pour moi et devait, plus tard, me donner des réticences devant un inconditionnel éloge de la société permissive. J'estime qu'il importe parfois de combattre des penchants plutôt que de suivre des pentes.

Le temps qui reste
Jean Daniel

Négligence

Il y a quelques années, les Etats-Unis s'occupaient de l'Asie et négligeaient la Chine. Maintenant ils s'occupent de la Chine et négligent l'Asie.

Indira Gandhi

Subtilité

L'Angleterre est-elle condamnée à sombrer en rigolant dans les flots, laissant la désolation qui en résulte aux Maoïstes d'un côté, au Réarmement moral de l'autre ?

Bernard Levin, *The Times*



D'Afrique du Sud une voix prophétique

Un documentaire sur la vie du Dr William Nkomo

A l'heure où l'on parle tant de l'apartheid, il semble plus que jamais nécessaire d'entendre la voix des Sud-Africains de race noire, soumis aux contraintes d'un système réprouvé par la conscience universelle. Ceux-ci n'ont pas nécessairement les mêmes idées sur ce qu'il convient d'entreprendre que ceux qui condamnent l'apartheid de l'extérieur. C'est pourquoi le film¹ qui vient de sortir sur la vie du Dr William Nkomo est d'une brûlante actualité.

« La vie et l'engagement de ce médecin, écrivent les réalisateurs du film, apportent un rayon de lumière dans une situation où même des hommes modérés sont devenus désespérés. »

Le grand-père de Nkomo était esclave et lui-même grandit dans la misère. Il ne l'oubliait pas, et pendant 26 ans de carrière mé-

dicale jamais il n'envoya de note d'honoraires ; ses patients payaient selon leurs moyens.

Il avait milité dans les rangs du Congrès national africain, aux côtés d'Albert Luthuli. Puis, trouvant que les dirigeants de cette organisation n'étaient pas assez révolutionnaires, il fonda, avec d'autres camarades, la Ligue de la Jeunesse du Congrès national africain dont l'action était orientée sur le recours à la violence. Plus tard il remit en question l'efficacité de cette méthode, étant arrivé à la conclusion que « toute idée qui exclut un autre groupe d'hommes est trop petite pour l'époque où nous vivons ». Il se lança sur le sentier aussi solitaire que révolutionnaire de ceux qui se refusent d'accepter ce qui est mal tout en renonçant à soulever la haine contre ceux qui font le mal. Sa vie, son action prirent une dimension nouvelle et lancèrent un défi permanent à la conscience de milliers de Sud-Africains.

Lors de ses obsèques, M. Alex Boraine, président de la conférence méthodiste d'Afrique du Sud, souligna que le Dr Nkomo

¹ Ce documentaire, d'une durée de 25 minutes, est disponible dès maintenant en version française (16 mm) et peut être loué aux services des films du Réarmement moral, 68 Bd Flandrin, Paris 16^e, ou, 1824 Caux.

« était sans aucun doute l'un des dirigeants noirs les plus suivis et qu'il avait aidé des centaines, voire des milliers de Blancs à comprendre qu'en méprisant les Noirs ils se méprisaient eux-mêmes ».

Nkomo ressentait intimement les souffrances de son peuple ; il avait, par exemple, construit une belle demeure familiale dans une banlieue de Pretoria, Lady Selborne ; il n'y vécut pas longtemps car ce district fut déclaré « zone blanche ». Il dut partir et bâtir à nouveau un toit pour sa famille, plus loin, dans une banlieue africaine, à Atteridgeville. Un soir, des inconnus vinrent lancer une grenade incendiaire contre sa maison ; il soupçonna un groupe d'Africains qui prônaient un tribalisme que lui-même rejetait avec conviction.

La bataille des droits civiques

Son autre bataille fut pour améliorer le sort des Africains urbanisés. Il s'opposa ainsi jusqu'au bout aux prétentions gouvernementales selon lesquelles il était citoyen d'un « bantoustan », seul endroit où il pourrait jouir de ses droits civiques mais où il n'avait jamais vécu ; il entendait être citoyen à part entière de Pretoria, ville où il avait passé toute son existence et pratiqué la médecine. Mais Nkomo réussissait à se battre pour ses opinions sans haine, obligeant souvent ses adversaires à reconsidérer leurs conceptions politiques.

Nkomo était un grand réaliste — sur lui-même, sur les autres, sur l'Afrique en général. Parce qu'il voulait que l'Afrique soit réellement libre, il exigeait que ses dirigeants soient incorruptibles.

Il ne manquait aucune occasion pour amener ses concitoyens, quelle que soit leur race, à saisir la nécessité d'un changement permanent. Mais il s'efforça aussi d'amener les autres pays à aider l'Afrique du Sud par ce qu'il appelait un « contact constructif ». A un public venu des milieux industriels européens, il lançait un appel « pour qu'ils considèrent l'Afrique du Sud sous un angle nouveau ». « Tout effort d'arrêter le développement économique de l'Afrique du Sud, soulignait-il, veut dire en réalité que



Maillefer

Le Dr William Nkomo et sa fille Portia, étudiante en pharmacie, photographiés à Caux en 1971.

ceux que vous souhaitez aider — les Noirs, mon peuple — souffriront de la faim, du chômage et n'auront pas le toit dont ils ont besoin. Mais si des hommes comme vous décidez de faire régner un sentiment d'humanité dans l'industrie et le commerce, vous apporterez votre contribution à la création

de la famille universelle des enfants de Dieu. »

Le plus important quotidien d'Afrique du Sud, le *Star*, écrivait le jour de sa mort : « Dans ce pays si divisé, la perte d'un seul constructeur de ponts entre les groupes raciaux appauvrit l'ensemble de l'Afrique du Sud. Les non-Blancs ont perdu un grand leader et les Blancs un conseiller d'une indiscutable valeur. »

Hommages de dirigeants noirs

C'est à cette personnalité hors série que le film rend hommage. Il a été réalisé grâce à la pleine collaboration de son fils, le Dr Abraham Nkomo, qui a pris la succession de son père au cabinet médical familial ; de ses collègues et amis qui avaient organisé la « Journée Nkomo » peu de temps avant son décès ; d'un porte-parole du mouvement « Conscience noire » ; de camarades du Congrès national africain ; de journalistes blancs et noirs ; de leaders de la communauté indienne du Natal et de nombreuses autres personnalités de toutes les races.

Au cours des dernières semaines, le film a été montré dans sa version anglaise à l'université noire de Fort Hare où le Dr Nkomo fit ses études ; il a été présenté au chef Buthelezi et aux autres dirigeants politiques des quatre millions de Zoulous qui vivent en Afrique du Sud, de même qu'au Parlement sud-africain, au Cap.

Manifestation du Congrès national africain à laquelle participait le Dr Nkomo.



The Star

Autour du monde avec le Réarmement moral

Où va la Suisse ?

« Où va la Suisse ? Le Réarmement moral montre une voie » titrait le *Vaterland*, principal quotidien de Suisse centrale, à propos d'une rencontre nationale du Réarmement moral, qui a rassemblé plusieurs centaines de personnes à Lucerne.

« Mots d'ordre accrocheurs, exemples fascinants, questions profondes, affirmations provocantes parsemaient les récits d'activité, les appels et les prises de décision qui ont fait de cette journée, où les grandes conférences de l'été ont été annoncées, une vivante mosaïque », poursuit le quotidien lucernois.

Un secrétaire syndical bernois s'est exprimé sur la « démocratisation de l'entreprise » : « Nous avons la démocratie politique, mais la démocratie économique nous échappe encore, a-t-il dit. Il faut nous engager sur une base assez révolutionnaire pour laisser le capitalisme et le communisme loin derrière nous. Si nous nous laissons diriger par des critères moraux absolus, nous pourrions construire une nouvelle Suisse. » Tandis qu'un ancien député, agriculteur lucernois, évoquait les problèmes que pose aux paysans l'aménagement du territoire : « Une question de conscience avant tout. » Les responsabilités internationales de la Suisse ont été soulignées par un journaliste genevois. « Nous devons repenser nos conceptions de vie, a-t-il dit, de façon à les rendre crédibles pour tous ceux qui viennent dans notre pays. »

Le *Vaterland* conclut son article en commentant la pro-

jection du nouveau film consacré au Dr Nkomo : « A nouveau l'essentiel du message saisissant du Réarmement moral était mis en valeur : un engagement sans compromis du côté de la foi qui est aussi celui de la victoire. »

Solidarité brésilienne

« Un dimanche pour l'Uruguay » a réuni six cents Brésiliens autour d'un gigantesque « churrasco », le barbecue national, devant la maison du Réarmement moral à Petropolis.

La journée avait été mise sur pied par Marli Falcao, la femme d'un docker de Rio de Janeiro. Ayant appris qu'un groupe d'Uruguayens désiraient acquérir un appareil de projection pour présenter les films du Réarmement moral à de larges auditoriums en Uruguay, elle avait décidé de réunir les fonds nécessaires. Le « churrasco » lui a permis d'atteindre son but. Marli Falcao est partie pour l'Uruguay, avec quelques compatriotes, emmenant l'appareil de projection.

« Nous voulons des hommes changés »

Une cinquantaine de délégués à la conférence annuelle du OIT, qui se tient à Genève, ont passé un week-end au Centre de Caux. Parmi eux, plusieurs ministres du travail, dont celui de Jordanie accompagné par toute sa délégation, des représentants patronaux belge, suisse, tunisien et indonésien, les six membres de la délégation

syndicale iranienne et bien d'autres représentants des travailleurs d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine.

Au cours du week-end, plusieurs délégués ont exprimé leur appréciation pour le travail du Réarmement moral. « Si nous, employeurs et travailleurs, prenions à cœur les critères préconisés ici nous trouverions la paix, a affirmé M. Sadavi, de l'Iran ; c'est ma suggestion aux dirigeants patronaux et syndicaux. »

De son côté, M. Mwendwa, ministre du travail du Kenya, a déclaré : « Je suis un chrétien fermement convaincu des enseignements bibliques et je souhaiterais que tous les dirigeants africains lisent la Bible. Toutefois s'ils ne croient pas à ce qu'ils y trouvent, qu'au moins ils viennent à Caux et voient les efforts faits ici pour changer les hommes. Car c'est ce que nous voulons : des hommes changés. On ne peut transformer le monde si l'on ne commence par soi-même. »

Song of Asia

« Chant de l'Asie », un nouveau spectacle du Réarmement moral, créé par une quarantaine de jeunes Asiatiques, vient d'avoir sa première à Ooty, dans la région des plantations de thé de l'Inde du Sud.

Chants, danses et sketches expriment un thème central : la voix de l'Asie sera-t-elle à jamais celle des bombes et des cris de souffrance ? Ne serait-elle pas plutôt celle qui parle au fond de chaque conscience humaine ?



Un ensemble de danseuses du Laos, de Turquie, de l'Inde et du Japon évoque la richesse des traditions culturelles et spirituelles de leur continent.

« Si j'ai le courage de tuer un homme, pourquoi n'aurais-je pas celui de l'aimer assez pour le rendre différent ? » se demande un jeune guérillero du Nord-Est indien dans une autre scène. Le « Sourire de l'Apsara », poème composé et récité par un étudiant cambodgien, exprime l'espoir que « des excuses sincères soient comme le feu purificateur des haines et des méfiances de l'Indochine ».

Parmi les spectateurs qui assistaient à la première se trouvaient plusieurs officiers supérieurs de l'armée indienne ainsi que de nombreux membres du corps enseignant. En effet, la ville d'Ooty, qui se trouve au centre d'un important complexe militaire, est aussi le siège des écoles les plus réputées de l'Inde du Sud.

La troupe du « Chant de l'Asie » a maintenant été invitée à se produire dans diverses écoles de la région.

DANS LA MÊLÉE

Quand un Anglais change...

Un dimanche de juin, à Caux, devant des délégués à la conférence de l'OIT, William Jaeger, d'Angleterre, a raconté son histoire.

« Comme des milliers d'ouvriers dans les années trente, mes parents et moi vivions avec un shilling par jour pour nous nourrir. Ma mère était modiste, mon père menuisier. Adolescent, je me demandais pourquoi il existait tant de misère. J'étais préoccupé par le comportement d'hommes politiques que je connaissais et qui semblaient oublier complètement leurs électeurs une fois bien installés au Parlement. Les difficultés familiales me travaillaient aussi. Mon père était né de parents allemands, son origine germanique avait dressé la famille de ma mère contre nous. Les disputes furent nombreuses dans notre foyer. Cela me déchirait, car je ne savais jamais quoi faire quand mes parents se chamaillaient.

» En 1932, j'obtins une bourse pour l'Université de Londres. Je voulais avant tout savoir comment changer les structures de façon à assurer une solution permanente à la misère et comment faire pour que les hommes mettent en pratique leur idéal ? Ce fut à l'université que je rencontrai des hommes du Réarmement moral qui me disait : « Il y a suffisamment dans le monde pour les besoins de chacun, mais pas assez pour les convoitises de tous. Si chacun aimait assez, si chacun partageait assez, chacun aurait assez. » Ce langage clair et sans ambiguïté me plut ; pourquoi ne pas commencer par changer moi-même, avant de réclamer le changement des autres ?

» De retour à la maison pour un week-end, je fis part à ma mère (mon père était décédé un an plus tôt) de tout ce que j'avais appris, des tentations de la ville, de tout ce qui me tenait à cœur. Pour la première fois nous avons eu une vraie conversation entre mère et fils où tous les problèmes furent abordés : argent, avenir, relations de famille, etc. La conversation dura jusqu'à trois heures du matin.

» Le lendemain, ma mère se tenait sur le pas de porte de son magasin. Elle se sentait libérée de beaucoup de soucis, du poids des choses qui ne sont pas dites, de la peur

William Jaeger parle à des étudiants.



Franzoni

de l'avenir. Une voisine, dont le ménage allait fort mal, passa dans la rue et dit : « M^{me} Jaeger, que s'est-il passé ? vous avez presque changé de visage », et ma mère lui raconta ce qui lui était arrivé. Cette femme changea d'attitude vis-à-vis de son mari, un buveur invétéré, qui changea à son tour. Je me souviens que pendant la semaine qui suivit, quinze familles du voisinage furent transformées grâce à ce que ma mère avait pu leur dire et leur transmettre.

» Devant les revirements étonnants qui s'opéraient dans la vie des gens, ma mère décida de se consacrer entièrement à ce travail, à l'âge de soixante ans. Elle vendit son échoppe, et partit vivre avec moi à Londres, dans l'East End, quartier ouvrier par excellence où nous mîmes à l'épreuve les idées du Réarmement moral. L'époque était bien difficile ; le chômage touchait chaque famille ; il ne se passait pas de soir sans qu'il n'y ait de bagarres à coups de bouteilles entre des ouvriers et des bandes fascistes. Néanmoins, des centaines de travailleurs, des élus municipaux, des responsables syndicaux se lancèrent avec nous dans la lutte pour changer les conditions sociales par un changement dans la vie des hommes. En 1938, Frank Buchman et son équipe venaient dans l'East End lancer à l'échelle du monde le programme du Réarmement moral.

» Depuis cette époque, je n'ai cessé de poursuivre ce travail avec les ouvriers et les syndicalistes, croyant avec passion que c'est leur destinée, et celle de tous les gens qu'on appelle « ordinaires » d'être des bâtisseurs d'un monde nouveau. »

Patrons et gardes rouges

Connu de milliers de syndicalistes du monde entier, William Jaeger fait autorité dans le monde du travail. Dès avant la dernière guerre il a fréquenté, en qualité d'observateur, les conférences annuelles de l'Organisation internationale du travail. Chaque année en juin à Genève, il revient, s'inté-

ressant autant aux problèmes des dockers qu'à ceux des ouvriers agricoles ou à ceux des mineurs. Il fulmine volontiers contre des dirigeants syndicaux qui utilisent leur position pour assurer leur pouvoir personnel, ou pour mobiliser les ouvriers du monde sur des questions politiques ou idéologiques qui n'ont rien à faire avec la construction d'une société meilleure. Aussi à l'aise dans une réunion des débardeurs du port de New York que dans des milieux patronaux, parmi des ouvriers de Calcutta ou dans un foyer irlandais, William Jaeger — « Bill » pour des milliers de personnes — s'emporte avec une passion justifiée contre ceux qui tout en disant du mal d'autres gens, n'osent pas leur parler franchement, ni même les rencontrer. A Hong-kong, il s'entretenait avec un dirigeant syndical britannique qui ressemblait plus à un fonctionnaire qu'à un militant ; cet Anglais, d'un autre siècle, dont le monocle vibrat d'indignation, lui expliquait que les gardes rouges avaient noyauté son organisation ; Jaeger lui demanda s'il en avait déjà rencontré un. « Jamais je n'ai parlé à un ouvrier chinois », répondit-il. Or Jaeger avait fait la connaissance du leader des gardes rouges, une jeune Chinoise, devant laquelle il avait admis que les Anglais avaient eu leur part d'exploitation de la Chine. Profondément étonnée par cet aveu, elle avait dit à Jaeger qu'elle n'avait jamais entendu un Anglais admettre qu'il avait eu tort.

Aussi Jaeger aime-t-il répéter que « partout où il va dans le monde, il constate que chacun est enchanté de savoir qu'un Anglais peut changer ». Mais au-delà de cette note d'humour qui désarme les plus sceptiques, il reste convaincu que « si le monde du travail pouvait apprendre à résoudre les problèmes posés par le comportement des hommes aussi bien qu'il a su résoudre les problèmes sociaux des vingt dernières années, il serait en mesure de remporter la bataille décisive pour l'avenir de l'humanité ».

P.-E. Dentan.

L'ÉCOUTE INTÉRIEURE (FIN)

souhaiter qu'une telle pratique soit plus fréquente dans les organismes publics dont les décisions affectent jour après jour le destin de millions d'hommes.

Une voie grande ouverte

« Le silence, écrit Jean Guitton, nous introduit directement dans le centre de l'autre, alors que la conversation oblige à passer par le long et sinueux détour de la périphérie. » La voix intérieure peut en effet dire la vérité à quelqu'un de façon plus précise et surtout plus acceptable que si d'autres personnes s'étaient chargées de la lui communiquer. Ma femme et moi avons conversé un jour avec une personne qui pendant une demi-heure s'était répandue en récriminations et en accusations contre son mari. Nous nous rendions bien compte qu'il était vain de vouloir la raisonner. Nous proposâmes un moment de silence. Le contraste ensuite fut total. A la vindicte avait succédé en elle une analyse extraordinairement lucide de ses propres fautes. Il lui était venu dans ces quelques minutes de si-

lence toute la clarté nécessaire pour lui permettre de reconstruire son foyer.

Je me rappelle aussi une rencontre à Saïgon avec un groupe d'étudiants vietnamiens. Au cours de la conversation, l'un d'eux, visage et voix de pierre, nous avait dit l'enfer qu'était sa vie. A la faveur d'un moment de silence, il écrivit seulement : orgueil. Ce simple mot, de façon étonnante, lui apparut comme la clé de ses tourments. Un chemin semblait s'offrir à lui : pardonner à des proches, renoncer à sa haine. Aucun de ceux qui étaient présents ce jour-là n'oubliera la transformation qui s'opérait ainsi sous nos yeux. Ce fut un tournant dans la vie de ce jeune homme.

La grâce n'agit pas toujours de façon aussi spectaculaire. Mais pour tous ceux qui sont prêts à essayer, il y a une voie grande ouverte, et non seulement pour leur propre existence. Ils pourraient se trouver un jour, par hasard, ou parce qu'ils y auront été conduits, au cœur d'une crise nationale ou internationale que seule la recherche d'une sagesse supérieure pourra dénouer. Cela est déjà arrivé, à bien des reprises, et l'histoire a basculé sans que les historiens aient eu le temps de comprendre comment le dé-clic s'était opéré.

Les lecteurs qui désireraient recevoir la collection complète, reliée pleine toile, de la *Tribune de Caux* d'octobre 1971 à décembre 1972 sont invités à nous le faire savoir avant le 31 juillet. Le prix sera au maximum 35 francs français ou 25 francs suisses. Le volume leur sera envoyé à la fin de l'été avec facture.

ABONNEMENTS TRIBUNE DE CAUX

Pour une année (12 numéros)

France : FF 24. Suisse : Fr. s. 18.—. Belgique : FB 220. Canada : \$ 6.—. Autres pays par voie normale : FF 27 ou Fr. s. 21.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 30 ou Fr. s. 24.—.

Prix spécial étudiants, lycéens :
FF 12 : Fr. s. 10.— ; FB 120.

Verser le montant de l'abonnement :

En France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, Paris 16^e), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10 - 25 366, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral (avenue Coloniale 37, 1170 Bruxelles), CCP 57 81 60 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »).



AUDI - NSU

GARAGE DE BERGÈRE VEVEY

J.-L. Herzig

Tél. 51 02 55

**PITTELOUP
CLARENS**

Envois pour tous pays
de petits fromages et
de chocolats suisses

Jean Schlemmer
photographe dipl.



Appareils - Films
Développement - Agrandissement
Grand-Rue 42 - 1^{er} étage

COIFFEURS

Coiffure Elle et Lui

I. Fontana, Grand-Rue 74
Tél. 62 43 22

Eugène Haute Coiffure

Dames - Messieurs - Sauna
Av. du Casino 19 Tél. 61 34 10

Glion - Coiffure

Dames - Messieurs
Marcel Favre Tél. 61 34 14